

ici qu'en Allemagne.

Les porte-graines de choix sont plus rares qu'on ne le pense, parce que ceux qui les cultivent d'ordinaire n'ont en vue que la quantité de la semence et font trop souvent bon marché de la qualité. S'ils les cultivaient pour leur propre usage, ils y regarderaient certainement de plus près. C'est pour se soustraire aux abus commerciaux que les fabricants de sucre et les distillateurs ont pris le parti de faire eux-mêmes leurs porte-graines et de forcer les producteurs de betteraves avec lesquels ils ont des traités à s'approvisionner près d'eux. Il est évident qu'ils ont intérêt à leur fournir une semence de qualité parfaite, autrement ils seraient les premières victimes de leur fraude.

Dans la reproduction des racines, nous devons avoir deux choses en vue: le volume et la quantité de matière sucrée. Il s'agit donc de choisir pour porte-graines des étalons qui réunissent ces deux conditions. Or, il est à remarquer que les plus grosses racines ne sont pas les plus riches en sucre, et c'est pour cela que le plus souvent on prend pour porte-graines des racines d'un volume moyen et dont la pulpe ait le plus possible de densité. On a pu constater que le plus haut degré de densité correspond le plus souvent au plus haut degré de richesse en sucre.

Il est admis d'après cela que les racines d'une race quelconque sont d'autant meilleures pour reproduire cette race qu'elles ont plus de poids, mais chez certaines personnes, il est d'usage de s'assurer du poids relatif de ces racines en les plaçant dans un baquet d'eau fortement salée. Celles qui descendent le plus vite au fond sont nécessairement réputées les meilleures. Ajoutons bien vite que la plupart du temps on a pas recours à cet essai et que l'on se contente des appréciations de la main pour faire un choix entre les plus lourdes. On ne se contente pas seulement du poids; on tient aussi à ce que la conformation des racines soit irréprochable, à ce qu'elles soient d'une belle venue, non sillonnées, non crevascées, et toujours à peau fine et luisante.

En ce qui regarde les betteraves, M. Louis Vilmorin s'est efforcé de créer des porte-graines d'une richesse exceptionnelle en sucre. A cet effet, au moyen d'un emporte-pièce, il avait soin d'enlever un morceau de la racine, d'analyser la pulpe et de prendre pour porte-graines celles qui sous un volume donné contenaient le plus de sucre. Il prenait ses graines sur le plus riche des semeneaux essayés et poursuivait ses essais de génération en génération, par voie sélective. Il est arrivé ainsi à produire des betteraves dont le rendement en sucre était considérable, mais en même temps on a pu remarquer que ce que les racines gagnaient dans ce sens, elles le perdaient en robusticité. Il suit de là qu'il est prudent de ne pas dépasser certaines limites dans le travail du perfectionnement des plantes.—(A continuer.)

P. JOIGNEAUX.

### La campagne et le macadam

Des chemins! il nous faut des chemins! Tel est le cri que faisaient entendre les premiers colons, qui furent assez courageux pour défricher à la sueur de leur front, ces terres fertiles qu'ils ont léguées comme héritage à leurs descendants.

Que n'eurent-ils pu nous transmettre également leur amour du travail et du progrès.

Il est vrai que de nos jours, nous possédons des instruments aratoires perfectionnés qui furent tout à fait inconnus de nos pères.

L'industrie, la science, les manufactures sont venus au secours du cultivateur afin de lui rendre moins durs les travaux des champs.

C'est ainsi par exemple qu'on ne coupe plus à la faucille et qu'on ne fauche presque plus à la main; la moissonneuse a remplacé l'une et l'autre mais il faut avouer, d'un autre côté; qu'en ce qui concerne les voies de communications, les moyens d'exporter les produits de la ferme, les chemins publics, nous avons peu fait ou plutôt nous n'avons rien fait.

Nous sommes demeurés sur ce sujet dans une indifférence qu'on ne saurait trop condamner. Chose étrange! Ce qui importe à tout le monde, ce qui est l'objet d'un intérêt général, personne ne s'en occupe.

On semble ignorer que les améliorations publiques sont tou-

jours à l'avantage des particuliers et qu'une terre a d'autant plus de valeur qu'il est plus facile d'écouler ses produits.

De bons chemins dans une localité sont donc un grand bienfait pour les cultivateurs, mais c'est surtout à l'époque des pluies de l'automne et du printemps qu'ils peuvent en connaître tout le prix.

La saison de la fonte des neiges étant arrivée ils savent mieux que nous, par l'expérience, dans quel état pitoyable vont se trouver la plupart des chemins.

Nous ne croyons rien exagérer en disant que pendant plus d'un mois il est presque impossible d'aller au marché. Le cultivateur est séquestré chez soi: ceux qui osent par nécessité pressante ou par affaire indispensable s'aventurer au milieu de l'ornière glissante, remplie d'eau, d'une boue clapotante dans laquelle s'enfonce le sabot du cheval, où la terre amollie par les pluies fréquentes cède sous la roue ou s'attache à elle, où à chaque pas enfin se présentent des précipices dont il faut à tout prix connaître le fond; ceux là, disons nous, ont pu se convaincre de l'agrément de se promener en compagnie à certaines saisons de l'année. Heureux encore quand leur monture haultante, essouffée ou leurs voitures brisées par les nombreuses secousses de la route ne les oblige pas à s'arrêter à mi-chemin.

Des faits aussi regrettables ont souvent provoqué à bon droit des murmures et des plaintes. On s'accuse de négligence les uns les autres.

Le voisin n'est pas content de son voisin. On poursuit l'inspecteur de voirie et les municipalités. Ces derniers rendent l'échange. On se fait ainsi des misères de part et d'autre, mais les chemins ne s'améliorent pas. Et pourquoi? Parce qu'on craint de recourir aux moyens efficaces.

Le macadam dit-on coûte cher et grèvera nos propriétés d'impôts trop onéreux.

Nous croyons qu'en raisonnant ainsi on n'est pas de bon compte.

Nous est avis qu'il n'y a pas d'argent placé à un intérêt plus profitable que celui qu'on dépense pour améliorer les chemins. Que l'on calcule le pourcentage qu'on en retire à chaque année et l'on pourra s'assurer qu'au point de vue pécuniaire, le macadam au lieu d'ôber le cultivateur ne fait que donner du prix à ce qu'il possède, et qu'il reçoit avec usure les deniers déboursés pour l'utilité publique.

" Nous, cultivateurs, dit M. J. Bellevue, dans ses *Causeries Agricoles*, nous qui avons des produits si lourds à exporter, il y va de notre plus grand intérêt de faire ces sacrifices pour obtenir des chemins commodes. Au lieu de torturer nos pauvres chevaux dans des routes impraticables et d'être condamnés à ne conduire que des demi-charges, nous pourrions, avec le macadam, doubler la pesanteur de nos voyages tout en fatiguant moins nos attelages, en brisant moins nos voitures et en économisant notre temps comme notre argent, sans compter que le public voyageur, en cessant d'être exposé à se torturer le cou, nous aurait de la reconnaissance pour lui avoir permis de circuler en sûreté.

" Une fois nos routes empierrées, leur entretien en été ne demanderait que de légères réparations et il ne manquerait plus que des sleighs doubles, des travaux croches et des herbes à neige en hiver pour nous débarrasser, durant toute l'année, d'une des plus grandes plaies de l'agriculture: les mauvais chemins.

" Je sais que ces améliorations ne sont pas à la veille de s'opérer, mais le temps en démontrera la nécessité à tout le monde. Ce qui en retardera peut-être l'exécution, c'est la tolérance exercée à l'égard des négligents qui n'entretiennent pas leurs chemins. La loi oblige, sous peine d'amende, les intéressés à cet entretien pendant l'hiver comme pendant l'été; mais personne n'ose poursuivre les coupables de crainte de se faire des ennemis ou de passer pour chicanier. Le gouvernement devrait désigner un officier public pour recevoir toutes les plaintes concernant le mauvais état des chemins et de recouvrer en son nom les pénalités sans faire connaître le dénonciateur. Le Percepteur du Revenu de l'Intérieur dans chaque district pourrait très bien être chargé de cette besogne. Quand tous les arriérés se vorront ainsi pincés, ils s'opposeront peut-être avec moins d'entêtement à l'adoption de mesures devant avoir pour effet de rendre l'entretien des chemins plus facile. — *L'Avenir de Beauharnois*.